DES PETITS PERVERS

** Notre morale est formelle : le crime est bon pour l'enfant, pas l'amour — mais si les enfants n'étaient pas d'accord?*

On peut soulever ce genre de question du bout du stylo, on ne saurait y répondre sans une enquête sérieuse. Rappelons simplement l'attrait de la guerre, la nostalgie de ces grandes vacances débarrassées de toute charge professionnelle ou familiale, si vif au cœur de bien des hommes et expliquant peut-être leur goût pour les petits soldats. Mais quand on aborde l'autre catégorie des jouets affectifs — poupées, ours, etc. —, on est frappé de retrouver, dans toute sa virulence, le souci majeur des éducateurs qui est d'entretenir l'enfant dans un milieu sans sexualité.

Comment ne pas rapprocher cette invitation à la mort sous forme de panoplies et cette rage castratrice qui tient lieu de « morale » dans bien des esprits ? Là aussi on ne peut que tâtonner, lever quelques lièvres, donner par-ci par-là un coup de projecteur dans le noir, car un vaste travail d'analyse et d'enquête reste à accomplir. Tâtonnons donc...

A dresser sans douceur

La « morale »... Depuis quinze ans que la télévision fonctionne, elle montre, presque chaque soir, des assassinats individuels ou collectifs. En revanche, on n'a pas encore vu sur le petit écran un couple faire l'amour, et même la vision d'un beau corps nu y est absolument proscrite.

Qu'il y ait dans le public une bonne proportion d'assassins rentrés, je le conçois, et je ne leur dispute pas leurs noires satisfactions. Mais il y a aussi des téléspectateurs qui aiment l'amour et la beauté. Pourquoi leur refuse-t-on les spectacles érotiques qu'ils attendent ? J'entends d'ici la réponse : à cause des enfants. Elle a au moins le mérite de nous ramener à notre sujet.

Donc, qu'il s'agisse des émissions de télévision ou des jouets du père Noël, la « morale » est formelle : le crime est bon pour les enfants, pas l'amour. Devant les yeux innocents, le sang peut bien couler, pas le sperme. A l'extrême rigueur, on laissera une petite place à l' « éducation sexuelle », ce qui signifie qu'un adulte, coiffé du bonnet d'âne de Diafoirus, piétinera avec des bottes de plomb le vert paradis des amours enfantines. Mais on demeurera aux antipodes de toute initiation à des jeux gratuits et gracieux et il ne sera jamais question, par exemple, d'enseigner aux petits garçons la place et le mode d'emploi du clitoris, pas plus qu'on ne familiarisera la main des petites filles avec la manipulation des parties sexuelles masculines. Sur l'hétérosexualité, l'homosexualité conservera l'avantage inestimable de mettre en présence des partenaires qui possèdent du sexe de l'autre une connaissanse intime, et comme innée, *a priori*.

Cette idée d'une incompatibilité absolue de l'érotisme et de l'enfance — l'eau et le feu dirait-on — est d'origine relativement récente. Il semble que ce soit à la fin du XVIII[e] siècle qu'elle soit apparue pour s'épanouir et régner en maîtresse sur tout le XIX[e] siècle. L'un de ses premiers partisans : J.-J. Rousseau (l'enfant est un innocent que l'on doit élever loin des miasmes de la société et donc loin des villes). Son plus bruyant vulgarisateur : Victor Hugo (l'enfant est un ange de pureté tombé du ciel). Il y aurait d'ailleurs un parallèle intéressant à tracer entre l'innocence (naturelle) de Rousseau et la pureté (divine) de Victor Hugo. Il s'agit donc d'une partie du bagage idéologique romantique et bourgeois qui s'est imposé en 1789.

L'ancien régime pensait tout autrement. Pour l'aristocrate, l'enfant était une petite bête assez sale et pourrie de vices qu'il convenait d'enfermer dans quelque collège où un dressage sans douceur en ferait un être fréquentable. Pour le romantique — nous en sommes encore là —, la société impure souille l'enfant. Et que cette idée de *pureté* contienne des promesses de mort et de violence, c'est ce que montrent assez le *puritanisme* religieux, politique, racial, etc. Pour le classique, c'était à cette même société de transformer en homme un être à demi sauvage.

On pourrait croire que le culte de l'Enfant Jésus aurait tempéré ce mépris classique de l'enfant. Il n'en est rien, car ce culte lui-même est d'origine romantique. Pour Bérulle, *« l'état d'enfance est le plus vil et le plus abject de la nature humaine après celui de la mort »*. Or, ce rapprochement se retrouve sous la plume de Bossuet qui interprète l'enfance du Christ comme le comble de l'abaissement et de l'humiliation voulue par Dieu pour le salut des hommes, la crucifixion étant l'autre pôle de ce consentement au pire.

Une affectueuse liberté

Il y a cependant des cas où il vaut mieux être considéré comme une bête que comme un ange. L'enfant « classique » échappait totalement, semble-t-il, aux agressions castratrices dont l'enfant d'aujourd'hui (romantique) est victime de la part des adultes.

Parmi les innombrables documents qui le prouvent, citons simplement la « Ludivicotropie ou Journal de toutes les actions et de la santé de Louis, dauphin de France » où Jean Héroard, médecin de quatre rois de France, consigne au jour le jour les petits faits de la vie du futur Louis XIII. Le culte joyeusement phallique dont on entoure l'enfant est proprement confondant.

Le dauphin a moins d'un an. *« Il rit à pleins poumons quand la remueuse lui branle du bout des doigts sa guillery »* écrit Héroard (1). Un peu plus tard : *« Fort gai, il fait baiser à chacun sa guillery ». « Devant une petite demoiselle, il a retroussé sa cotte, lui a montré sa guillery avec une telle ardeur qu'il en était hors de soi. Il se couchait à la renverse pour la lui montrer. »*

Une des plaisanteries les plus appréciées au Louvre était de mettre en doute la virilité du petit garçon. *« Monsieur,* lui dit-on, *vous n'avez pas de guillery. »* Il répond : *« Hé la véla ti pas ! »* gaiement la soulevant du doigt. Fiancé à l'infante d'Espagne, il sait parfaitement ce que cela veut dire. On lui demande : *« Où est le mignon de l'Infante ? Il met la main sur sa guillery. »*

Le Vert-Galant et la reine se livrent d'ailleurs à des ébats gaillardement familiaux. *« Dépouillé et Madame aussi* [sa sœur], *ils sont mis nus dans le lit avec le roi, où ils se baisent, gazouillent et donnent beaucoup de plaisir au roi. Le roi lui demande :* « Mon fils, où est le paquet de l'infante ? » *Il le montre en disant :* « Il n'y a point d'os, papa. » *Puis comme il fut un peu tendu :* « Il y en a ast heure, il y en a quelquefois. » Car, bien entendu, les érections de l'enfant sont un sujet d'inépuisable intérêt.

« Eveillé à huit heures, il appelle Mlle Bethouzay et lui dit : « Zézay, ma guillery fait le pont-levis ; le vela levé : le vela baissé. » *C'est qu'il la levait et la baissait. »* En famille, on joue à l'accouchement. *« Il se met entre les jambes de Mme de Monglat* (sa gouvernante). *Le roi lui dit :* « Voilà le fils de Mme de Monglat, la voilà qui accouche. » *Il part soudain et va se mettre entre les jambes de la reine. »*

Des domestiques couchaient dans la même chambre que l'enfant, circonstance dont profitait visiblement son éducation sexuelle. *« Il se joue à elle,* écrit Héroard d'une femme de chambre, Mlle Mercier, *lui fait remuer les doigts de pied, les jambes en haut, dit à sa nourrice qu'elle aille quérir des verges pour la fesser, le fait exécuter. Sa nourrice lui demande :* « Monsieur, qu'avez-vous vu à Mercier ? » *Il répond :* « J'ai vu son cul », *froidement.* « Qu'avez-vous vu encore ? » *Il répond froidement et sans rire qu'il a vu son conin ».* Une autre fois il *« se joue avec Mlle Mercier, m'appelle en me disant que c'est Mercier qui a un conin gros comme cela, en montrant les deux poings, et qu'il y a de l'eau dedans »*, etc. Je me demande combien de familles hippies d'aujourd'hui élèvent leurs enfants dans une aussi affectueuse liberté.

(1) Cité par Philippe Ariès dans « l'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime ». Plon, éd.